

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 61 (1916)
Heft: 6

Artikel: L'armée belge en campagne
Autor: Erde, E. van
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339806>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'armée belge en campagne.

Pour traiter, même de façon assez rapide et superficielle, pareil sujet, il nous semble nécessaire de considérer en deux plans parallèles, d'une part, ce que l'on croyait pouvoir raisonnablement attendre de cette armée avant son entrée en campagne et ce qu'elle était avant sa mise en œuvre, d'autre part, ce que fut son action effective au cours de la lutte européenne, par quels moyens elle parvint à exercer cette action, et ce qu'elle est devenue sous la pression des événements.

Pour terminer, nous jetterons un coup d'œil plus spécial sur son matériel humain, le plus important encore, quoi qu'on en ait dit, des éléments complexes dont se compose une armée.

Tout cela, évidemment, de façon sommaire et projeté en raccourci, comme l'exige d'ailleurs l'exiguïté du cadre où doit s'inscrire cette esquisse.

I

Que croyait-on pouvoir attendre de l'armée belge avant la guerre de 1914-1916 ?

Pas grand'chose !

C'était là l'impression générale.

C'était l'impression du parti militaire allemand. Il l'a bien prouvé.

Il comptait pour bien peu de chose la résistance de la Belgique ; cela ressort à l'évidence de ses plans et des moyens d'exécution adopté. L'événement a prouvé qu'il s'était, en l'occurrence, singulièrement trompé. Et son service de renseignements semble avoir été, dans ce domaine, bien inférieur à ce que l'on en espérait.

Pas grand'chose ! C'était aussi l'opinion de la plus grande partie des Belges. Et que cela ne vous surprenne pas trop. Un coup d'œil rétrospectif jeté sur l'état de la Belgique au point de vue de sa capacité défensive, de sa situation militaire, nous

montrera rapidement que l'on ne pouvait faire grand fondement sur l'action éventuelle de son armée.

Pour nous rendre compte exactement de la valeur de l'armée belge avant 1914, il nous faut l'envisager non seulement en elle-même, mais aussi dans ses rapports avec le pays.

Quelle était donc, en ces temps, l'opinion du peuple belge sur la situation militaire de la nation et sur la nécessité des forces à entretenir ?

En apparence tout au moins, la grosse majorité était hostile à tout accroissement de puissance guerrière. Un grand nombre de députés se faisait élire à la faveur d'un programme nettement antimilitariste. La formule adoptée par un groupe important de la majorité gouvernementale était celle-ci : « Personne n'est soldat contre son gré. — Niemand gedwongen soldaat. »

Le raisonnement simpliste des endormeurs du peuple, celui du journal catholique le plus répandu, était ainsi résumé : « Les grandes nations de l'Europe ont garanti par leur signature notre neutralité et notre indépendance. Nous ne pouvons pas ne pas avoir confiance en leur parole. A quoi donc nous servirait d'entretenir une puissante armée ? Contre qui ? Pourquoi grever notre budget de ces dépenses somptuaires ? Pourquoi enlever à nos campagnes, à nos ateliers tant de bras qui leur sont utiles ? C'est déjà bien assez que nous entretenions et équipions notre petite armée actuelle suffisante éventuellement à former cordon à la frontière et y faire la police, ainsi que l'ont fait si facilement nos troupes en 1870. »

Ah ! l'événement leur a donné raison à ceux-là ! Les Belges savent ce que valent ces traités et ces garanties, pour certaines grandes puissances tout au moins.

Trompée par les politiciens acquis à cet optimisme paresseux, l'opinion se désintéressait de l'armée, la subissait à regret, et c'est à contre-cœur que les uns payaient les impôts réclamés par le budget militaire, que les autres voyaient partir à la caserne leurs fils en âge d'être soldats. Nous verrons plus loin que l'état même de consomption où se trouvait l'armée en ce moment était une raison pour le peuple de ne pas la prendre en considération, et qu'elle ne put échapper, pendant une

triste période, au ridicule le plus dangereux. De là vint, d'ailleurs, la lutte ardente que durent livrer les patriotes décidés à doter la Belgique de l'arme défensive que nécessitaient sa position géographique, sa richesse et sa puissance économique. Car des Belges éclairés avaient pris à cœur de réorganiser l'armée, d'augmenter ses effectifs, de lui fournir un matériel moderne et perfectionné.

Le roi Léopold II avait consacré à cette mission toute l'énergie de son tempérament volontaire. L'on peut dire que le vieux souverain ne voulut pas mourir avant d'avoir acquis la certitude que ses vœux seraient réalisés. Et c'est sur son lit de mort, le jour même de sa fin, qu'il signa le projet de loi relatif à la rénovation de l'armée belge.

De quelle volonté tenace et irréductible durent s'armer ceux qui avaient juré de sauver leur pays malgré lui ! A leur tête luttait le ministre actuel de la guerre, le baron de Broqueville.

Contre l'indifférentisme général, contre la répugnance de la majorité du peuple envers la caserne et les charges militaires, contre la résistance acharnée et souvent haineuse de politiciens de tous les partis, contre la volonté catégorique d'un député très puissant dans la majorité et conseiller d'Etat, contre un groupe extrêmement important de ses amis et de ses défenseurs, le ministre avec le gouvernement parvinrent enfin à enlever le vote de la loi tant désirée, qui allait permettre à la Belgique d'entretenir une défense digne d'elle et capable de la protéger.

Quelle était, à ce moment, cette armée qu'il fallait de fond en comble renouveler, qu'il fallait refondre et fortifier ?

L'ARMÉE BELGE AVANT LA GUERRE.

Quelque temps avant la guerre actuelle, l'armée belge était tombée en un triste état. Faible déjà de par sa constitution même, elle s'affaiblissait encore de jour en jour par la façon dont s'appliquait son règlement organique.

Effectifs officiels : Officiellement, l'armée active devait comporter un effectif total de 100 000 hommes, se répartissant en :

Quatre divisions d'armée ;
Deux divisions spéciales de cavalerie.

Les quatre divisions d'armée comptaient chacune environ 12 000 fusils, répartis en 12 bataillons d'infanterie et un bataillon de carabiniers, deux régiments d'artillerie, soit 72 pièces, un groupe de troupes du génie et des gendarmes.

Les 2 divisions de cavalerie comptaient chacune 4 régiments de cavalerie et 2 batteries d'artillerie.

En temps de paix, l'effectif total était de 42 500 hommes (il ne pouvait pas dépasser 42 800), soit environ 1 /180^e de la population du pays.

Le contingent annuel était de 18 000 hommes. La durée du service de 15 mois pour les fantassins.

Effectifs réels :
Armée en congé.

En réalité, l'on était bien loin de s'en tenir à ces chiffres. Pour des raisons budgétaires et autres, les congés étaient quasi-obligatoires dans l'armée belge.



Chemin de colonnes à travers l'inondation.

La durée vraie du temps de service se réduisait à des proportions minimales et le nombre de soldats disponibles à chaque moment était souvent inférieur à la moitié des effectifs réglementaires.

« Armée en congé », disait le peuple. « Armée fantôme », disaient les journalistes éclairés. Et l'on voyait s'en aller à l'exercice des compagnies à l'effectif de 20 et parfois de 15 soldats. Lorsque la nécessité s'imposait de montrer, à certaines revues, à certaines fêtes, des unités plus étoffées, l'on réunissait des compagnies, des bataillons, venus de divers régiments, parfois de garnisons différentes. L'armée était en congé.

La valeur du soldat : Que pouvait valoir un soldat ayant fait son éducation militaire en de pareilles circonstances ? Certes, l'homme gardait en général ses qualités naturelles, les qualités qui sont reconnues pour être l'apanage du Belge. En moyenne, intelligent, très volontaire, très tenace et courageux. Mais il n'y perdait pas certains aspects du moral qui nuisent à l'allure parfaite du soldat : son indépendance naturelle et ses tendances frondeuses et indisciplinées, son particularisme surprenant.

Comment en pouvait-il être autrement ?

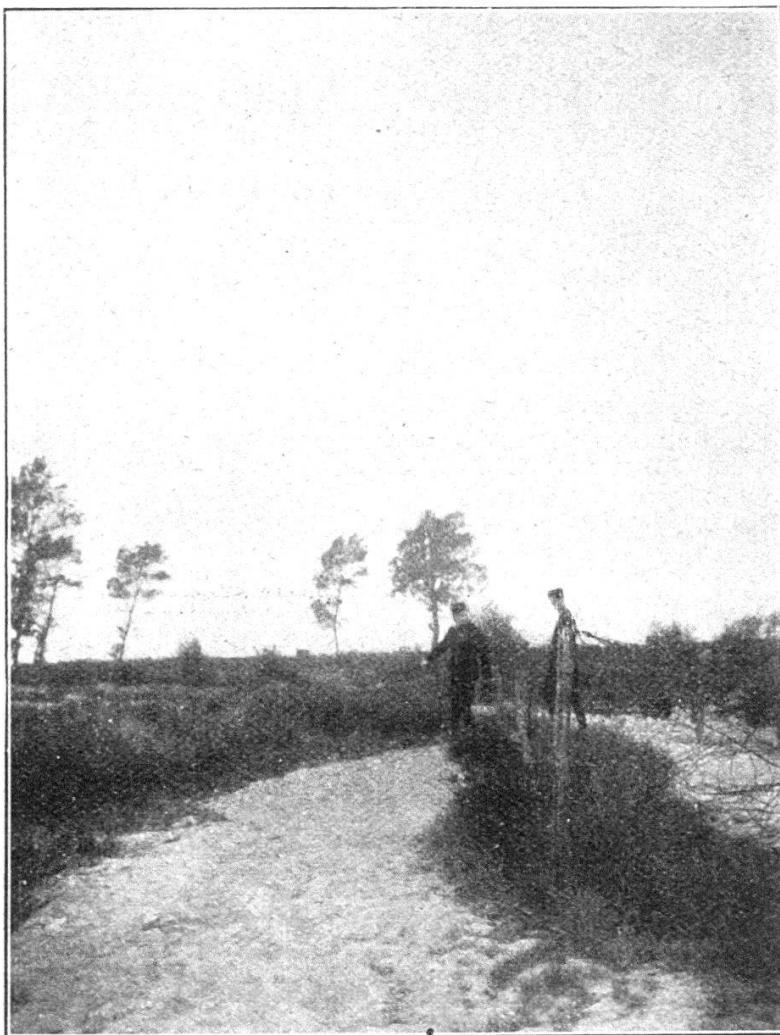
L'instruction de la recrue ne se faisait que par bribes et morceaux, sans aucune suite. Nous l'avons dit, des congés répétés l'interrompaient fréquemment, à toutes les périodes de son éducation, empruntant parfois le tiers de la durée du temps de présence sous les armes.

D'ailleurs, la discipline intérieure était extrêmement relâchée. Elle souffrait, à un degré incalculable, de l'interventionnisme outrancier de toutes les autorités quelconques, civiles ou religieuses, maires, députés, curés, juges ou conseillers provinciaux. Un soldat avait-il encouru quelque punition disciplinaire, aussitôt le bourgmestre de son village écrivait au colonel de son administré, le député du canton intervenait à son tour. Le chef de corps, fort de son droit, de son devoir, faisait-il la sourde oreille, le représentant du peuple en écrivait au ministre de la guerre, ou même, à l'occasion, interpellait celui-ci et le gouvernement tout entier devant la Chambre des députés.

Pareil système, toléré depuis des années, énervait considérablement l'autorité des chefs sur leurs troupes ; il portait parfois le découragement dans l'âme des officiers les plus dévoués et les plus convaincus de la beauté de leur mission bien comprise.

Mais le cadre, lui-même, le cadre d'officiers était-il partout à la hauteur de son rôle ?

Instruits, intelligents, ayant subi une instruction très com-



Poste de guetteur dans l'inondation.

plète et étroitement surveillée, soit dans les écoles régimentaires, soit à l'école militaire, soit pour nombre d'entre eux à l'Ecole de guerre, leur valeur intellectuelle ne laissait guère à désirer en général. Mais leur moral par contre était assez variable et composite.

L'on trouvait certes et en grand nombre des officiers amoureux de leur métier, prenant à cœur leur mission vis-à-vis de

leurs soldats, leurs devoirs vis-à-vis de la patrie. Mais à côté de ceux-là, que de jeunes gens n'ayant aucune vocation militaire !

Entrés à l'armée pour des motifs divers : position sociale considérée, traitement peu élevé mais toujours assuré, pension certaine lors de la retraite, beaux galons d'or ; bref, mille considérations complètement étrangères à la vraie vocation du soldat. Entrés dans l'armée comme dans quelque autre administration publique, dans cette armée belge où l'on ne courrait jamais aucun risque de connaître la guerre, ils n'avaient de soucis que de s'épargner tout ennui, de sauvegarder en tout leur responsabilité, de surveiller la progression lente mais sûre dans l'annuaire. Minorité, certes, à côté de leurs collègues, à côté des soldats de devoir, de probité professionnelle, de courage que l'on trouvait surtout à la tête des unités, ils n'en constituaient pas moins un élément de scepticisme et d'indifférence dans un milieu qui doit vivre d'enthousiasme et d'ardeur.

Nous devons d'ailleurs constater dès maintenant que beaucoup de ces « employés de l'armée » furent éliminés dès le début des opérations par une sélection devenue obligatoire et que ceux qui restèrent se transformèrent du tout au tout sous l'influence de la guerre, de l'envahissement de leur pays, du contact et de l'exemple si magnifique de nombre de leurs frères d'armes.

Matériel : Le matériel de l'armée de campagne était de bonne qualité. Il était bien entretenu. Fusils modernes, balle de choix, carabine de précision, tout cela soigné parfaitement par un soldat plus méticuleux dans la propreté de ses armes que dans celle de ses vêtements.

Dans les premières périodes de la guerre, les troupes de la Belgique eurent à déplorer l'absence absolue d'artillerie lourde de campagne. L'on s'en tenait encore au principe de l'artillerie légère pour la division appelée à faire mouvement.

Aussi ne possédait-on pour tout matériel que le canon de 75. Arme de valeur et de précision, certes, et de tir rapide, mais de trop faible calibre et surtout de portée trop restreinte pour lutter contre la formidable artillerie dont pouvaient disposer les corps ennemis.

Portée maxima de 6 kilomètres, en théorie du moins. En

pratique, les artilleurs belges parvenaient, par un procédé spécial, à allonger un peu leur tir au delà de cette limite et à obtenir des chiffres de 6800 à 7000 mètres. Toutefois, insuffisante en calibre et en portée, cette artillerie était aussi insuffisante en nombre. Au départ, l'armée de campagne s'accompagnait au total de 324 pièces : le chiffre dont disposait habituellement un corps d'armée allemand, avant son renforcement en canons.

Quant aux mitrailleuses des deux systèmes : Hotchkiss et Maxim, elles étaient d'acquisition relativement récentes, et, elles aussi, beaucoup trop peu nombreuses. On comptait en tout 120 pièces pour l'armée.

Enfin, le matériel forteresse était en pleine période de transformation. La ceinture d'Anvers s'achevait. Des forts n'avaient pas leur armement complet, mais nous n'en parlerons pas ici. Nous avons vu quel fut le sort réservé aux forts les plus perfectionnés et les mieux armés, combien rapide fut leur fin dès qu'ils furent visés par la grosse artillerie de siège moderne. L'étude des fortifications de Liège, Namur et Anvers, l'étude détaillée de leur chute, sera intéressante et pleine d'enseignement pour l'avenir : nous n'avons pas à y insister ici.



Artillerie belge allant prendre position.

L'uniforme du soldat belge était, avec raison, depuis long-temps l'objet des critiques les plus sévères.

Il présentait tous les inconvénients, toutes les laideurs, tous les désavantages des uniformes antiques et démodés. La plupart des tenues belges étaient plus dignes de décors d'opérette que du champ de bataille.

Les vêtements variaient de forme, de couleur, de style, avec chaque arme, et, pour ainsi dire, avec chaque corps. Ils étaient aussi incommodes à porter que gênants dans les manœuvres et fatigants dans la marche ou à l'exercice. Et salissants outre mesure ! Etriqués, ne comportant pas de poches, lourds, très peu perméables à l'air et à la sueur, ils étaient absolument anti-hygiéniques.

Des essais se faisaient bien depuis quelque temps pour arriver à l'amélioration de la tenue, pour la rendre plus agréable et moins incommodes au porter, pour diminuer sa visibilité sur l'horizon, enfin pour l'uniformiser aussi quelque peu. Toutefois, jusqu'en 1914, ces tentatives avaient échoué devant l'entêtement de vieux officiers amoureux de leurs galons et de leurs panaches. Supprimer la culotte rouge et le dolman vert des « guides », le bonnet à poil, l'ourson des « grenadiers », les plumes multicolores du chapeau bizarre des « carabiniers », leur tunique verte à flonflon jaune sur une culotte grise, tout cela eut été criminel à leurs yeux. La visibilité sur le champ de bataille, quelle importance ? La commodité du soldat, pour quoi faire ? La facilité de la marche, de la course, quel avantage ? N'avait-on pas l'air de croire que les troupes pourraient être appelées à se battre vraiment et sur un vrai champ de bataille !

Et tout cela, encore une fois, n'était pas fait pour donner tort à ceux qui dénient à l'armée belge tout caractère sérieux.

* * *

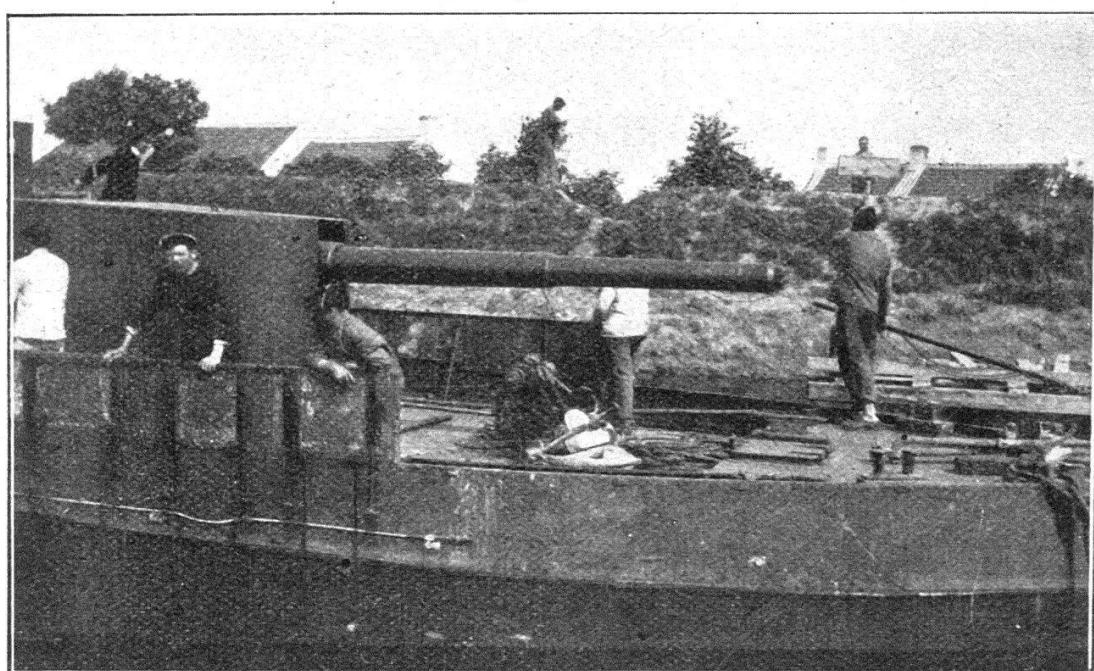
En résumé, donc, armée trop faible, émanation d'un pays trop confiant, trop hostile aux charges militaires, armée de discipline et d'instruction insuffisantes, elle ne pouvait constituer pour la Belgique si exposée une défense satisfaisante et l'on ne pouvait guère fonder sur elle de grands espoirs.

II

Néanmoins, au cours de la guerre présente, le rôle joué par l'armée belge fut considérable.

L'on peut dire que son action au début de la campagne a modifié du tout au tout l'allure de celle-ci, et, très probablement, son issue définitive.

Grâce à la résistance des troupes belges sur la Meuse d'abord, sur la Gette et sur la Nèthe ensuite, sur l'Yser enfin, le plan



Pièce montée sur embarcation de fortune, en action sur l'Yser.

stratégique allemand ne put être poursuivi ; la manœuvre principale sur le front ouest dut être modifiée de fond en comble, l'attaque foudroyante sur la France fut rendue impossible et c'est bien à cette résistance originelle que les alliés sont redérvables de la situation actuelle.

Rendons-nous compte rapidement de ce que fut cette action de l'armée belge dans l'ensemble des opérations. Inutile de rappeler que le plan général allemand était celui-ci : traverser en trombe la Belgique, tomber sur la France en pleine mobilisation, écraser ses troupes de couverture, occuper le nord

et Paris en force ; la France ainsi écrasée, muselée, se jeter sur la Russie trop lente à mobiliser et dont on aurait raison en la détruisant par défaites successives. Plan napoléonien, très simple, un peu simpliste même, puisque le moindre accroc devait le bouleverser complètement.

Cet accroc, quelqu'un le donna.

L'intervention armée de la Belgique fut le grain de sable détraquant tout cet ensemble de rouages trop bien agencés.

Sous les forts de Liège, pendant vingt jours durant, la Belgique força de s'arrêter la formidable invasion impatiente de se ruer sur la France. Pendant vingt jours, l'énorme vague de choc, sous Liège, puis sous Namur, fut immobilisée. Son élan fut brisé, sa force de propulsion considérablement atténuée.

Lorsque, enfin, fut tombé le dernier fort de Namur, la mobilisation française s'était faite. Le grand plan primitif, dès lors, était devenu complètement irréalisable.

A quelle armée les troupes de la Belgique opposaient-elles donc une résistance si tenace et si opiniâtre ? Sans doute, à quelques divisions détachées de la masse principale d'attaque, afin de tenir en respect le pays neutre envahi, protestant pour la forme.

Pas tout à fait.

Pendant ces vingt premiers jours de la campagne, c'est tout près de 500 000 hommes que les troupes de l'armée belge trouvèrent vis-à-vis d'elles. Les masses envahissantes se composaient, en effet, de 12 corps d'armée que précédait ou flanquaient 12 régiments de cavalerie lourde et légère, à quoi il faut ajouter une très puissante artillerie forte de près de 2000 pièces de canons de divers calibres, indépendamment des forces spéciales et des pièces spéciales aussi réservées exclusivement à l'écrasement à distance des places fortes.

Pendant cette période de début, les Allemands perdirent en peu de temps plus de 10% de leurs effectifs. Cette proportion est énorme, certes ; elle paraît plus énorme encore si l'on considère ce chiffre de 50 000 tués au regard de l'effectif total de l'armée de défense. L'on sait en effet qu'en ce moment l'effectif global belge s'élevait à un peu plus de 100 000 hommes. Toutefois, l'importance la plus notable de cette première phase

de la campagne gît surtout dans le temps considérable perdu par l'envahisseur.

C'est là l'accident qui ruina tous les plans des stratégies allemands ; et c'est la défense de la Belgique qui, du premier coup, empêcha la réussite de l'action si mûrement concertée, et dont le succès paraissait en Allemagne indubitable.

Par la suite, l'Armée belge ne pouvait évidemment plus jouer un rôle si prépondérant dans une lutte qui met aux prises tant de millions d'hommes. Néanmoins, elle tint constamment, et avec honneur, sa place dans l'ensemble des opérations des armées alliées.

Pendant la phase suivante, de fin août à octobre 1914, elle fut d'une grande utilité aux troupes anglo-françaises. Sans cesse elle retint devant elle plusieurs corps d'armée allemands, alors que ceux-ci eussent été bien nécessaires au général von Kluck et aux forces chargées de déborder vers le nord l'armée française.

Pendant les journées décisives de la Marne, des mouvements offensifs des divisions belges massées sous Anvers inquiétèrent sérieusement les envahisseurs. Ceux-ci se virent dans l'obliga-



Un régiment allant aux tranchées. Marche à volonté.

tion d'affaiblir leurs troupes d'attaque en France, de détourner vers Anvers les renforts appelés contre le général Maunoury, et de protéger activement leurs voies de communication et de ravitaillement. Il est bien difficile de calculer la valeur relative de cette action dans l'ensemble des opérations engagées. Toutefois, l'on peut affirmer qu'elle eut son importance et que l'activité offensive de la Belgique en ce moment ne fut pas sans influencer dans une large mesure le résultat stratégique général de cette période.

Par contre, il n'apparaît guère que la résistance de la place d'Anvers ait eu une importance aussi prépondérante, par elle-même, dans la lutte universelle. Le rôle le plus important joué par le fameux « réduit national » nous semble avoir été de servir d'abri et d'appui aux troupes de campagne dans leurs mouvements offensifs.

Le siège en lui-même ne fut guère long, et l'on peut considérer qu'en onze jours le sort de la place fut réglé. Il serait exagéré de dire qu'il ne nécessita pas d'action d'infanterie. Mais il est néanmoins incontestable que ce fut surtout affaire à la grosse artillerie de siège, et que c'est celle-ci, presque seule, qui réduisit les forts les uns après les autres, et rendit presque illusoire la défense des intervalles. En égard à l'étendue considérable de la grande enceinte, et à l'importance attribuée dans l'Europe entière — avant la guerre — au réduit d'Anvers, l'on peut dire que les défenseurs n'eurent guère à lutter et qu'ils virent peu d'ennemis. Anvers fut écrasée à distance.

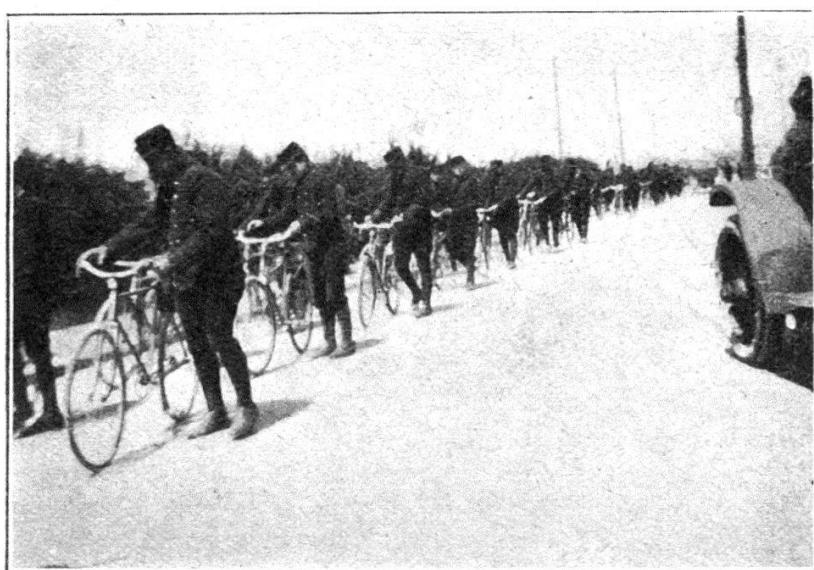
Enfin, après la première bataille sur l'Yser, commença pour l'armée du roi Albert la dernière phase de la lutte, aboutissant à la guerre actuelle de tranchées, sorte de guerre de siège, où les mouvements sont l'exception.

Toutefois, dans la période de début de cette phase, le rôle joué par les défenseurs du petit fleuve flamand fut une fois encore considérable. Contre eux, l'Allemagne ne négligea aucun effort. Il s'agissait de renverser cette barrière ; de courir au littoral de la Manche ; à Dunkerque, à Calais ; de déborder la gauche alliée, d'occuper les ports de débarquement des troupes anglaises, les voies de ravitaillement par mer.

Dernier espoir d'en finir vite et d'assurer le succès total !

Cet espoir perdu, la lutte s'égalisait ; les alliés se trouvaient en mesure de résister avantageusement à l'envahisseur.

Et, contre l'armée belge réduite alors à la moitié, à peu près, de ses effectifs du début, exténuée par cette longue lutte, par ses retraites en marches ininterrompues, pauvre en matériel de tout genre autant qu'en hommes, se lança la formidable armée commandée par le prince de Wurtemberg. Forte de



Une compagnie de carabiniers cyclistes.

130 000 hommes environ dans les premiers jours, elle s'augmenta plusieurs fois de renforts considérables. A son artillerie de campagne, la plus puissante qu'une armée jusque-là eût traînée après elle, elle ajouta bientôt les pièces de siège libérées par la chute d'Anvers, ainsi que les troupes et le matériel ayant servi devant cette ville.

Pendant douze jours, les troupes allemandes développèrent tout l'effort dont elles étaient capables pour briser ou enfoncer l'obstacle. Les Belges résistèrent.

Ils furent bien près de céder. Leur énergie, leur opiniâtreté leur permirent de conserver des positions que l'on croyait perdues. Et quand se termina, devant les plaines flamandes inondées par le génie belge, la première bataille de l'Yser, l'armée du roi Albert avait assuré la forme définitive de la

lutte. C'était l'immobilité, maintenant, des ailes dont les extrémités s'arrêtaient à la mer.

Depuis lors, les soldats belges ont joué dans la vaste partie qui se tient du littoral flamand aux Alpes, un rôle adéquat à leur importance numérique. Ils sont l'extrême gauche de la gigantesque armée dont l'extrême droite touche à la frontière suisse. Et la flotte anglaise de la mer du Nord les appuie parfois de son offensive, telle une cavalerie légère agissant sur le flanc ennemi.

(A suivre.)

Lieutenant E. VAN ERDE.

